

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 8 (1958)  
**Heft:** 2

**Buchbesprechung:** Bibliographie

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 31.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

FRITZ KERN : *Aśoka — Kaiser und Missionar*. Bern, Francke Verlag, 1956, 208 p.

Le lecteur que ne rebutent ni un allemand difficile ni un dépaysement intellectuel considérable trouvera son plaisir et son profit à la lecture de cet ouvrage. La mort de l'auteur l'a empêché d'achever son œuvre. Des trois parties qu'elle devait comporter, seules les deux premières ont été écrites. L'une, celle qui vaut au livre son titre, étudie les édits réformateurs que l'empereur Aśoka fit graver sur des rochers et des colonnes de pierre au III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. L'autre, qui devait servir à situer Aśoka dans l'histoire de la pensée hindoue, est centrée sur la Bṛhadaranyaka-Upaniṣad et la personne du mystique Yajñavalkya, précurseur du Bouddha. Une dernière partie aurait sans doute montré les rapports qui, par le Bouddha et ses plus anciens disciples, s'établissent entre les innovations théologiques de Yajñavalkya et les réformes impériales du bouddhiste Aśoka.

Tel qu'il nous est offert, le livre de F. Kern est important par la connaissance qu'il nous donne de deux hommes prodigieux. Aśoka, d'abord, l'empereur qui, maître de l'Inde, est saisi de tels remords au sujet des guerres de conquête qu'il a livrées qu'il consacre le reste de sa vie et toute la richesse de son empire à élever, chez ses sujets et ses voisins, le niveau de la vie religieuse et morale. Yajñavalkya ensuite, le brahmane dont le sens mystique discerne la vanité essentielle de tout le brahmanisme et qui renouvelle la notion même de Brahman, posant ainsi les bases d'une métaphysique qui pénétrera toute la pensée indienne jusqu'à nos jours.

Mais l'œuvre de F. Kern nous intéresse encore en ce qu'elle nous aide à tracer plus clairement les contours de l'énigme du Bouddha. Quel a été le rôle de cet homme ? Dans la vision de notre auteur, il doit se situer comme une charnière entre la mystique toute négative de Yajñavalkya et le zèle missionnaire de l'empereur Aśoka. Et c'est au fond le mystère du Bouddha lui-même que souligne le contraste des deux portraits présentés.

Pourquoi, comment l'Illuminé, le détaché de tout, se tourne-t-il tout de même vers le monde de l'illusion et prêche-t-il à cet insubstantiel abîme ? Ce n'est pas le moindre mérite de notre auteur de nous faire prendre conscience de ce qu'une attitude aussi paradoxale peut avoir à la fois d'admirable et d'incompréhensible.

PIERRE GANDER.

JACQUES-ALBERT CUTTAT : *La rencontre des religions*. Avec une étude sur la spiritualité de l'Orient chrétien. Paris, Aubier, 1957, 200 p.  
Collection « Les Religions », 12.

Le livre de M. Cuttat mérite bien son titre en ce qu'il traite de religion plus que de foi, à notre sens tout au moins. S'il accuse en passant Karl Barth de s'opposer à tort au dialogue entre les religions, il ne nous semble pas sensible à la distinction barthienne entre foi et religion, distinction qui dévalorise, au point de vue de la révélation, non seulement la confrontation des religions entre elles, mais encore la religion chrétienne elle-même. Libre d'ailleurs à

M. Cuttat de ne point partager une telle opinion et de faire dialoguer religions monothéistes et religions « homocentriques », les « primitifs » n'étant pas abordés, sauf dans une note curieuse où l'auteur se réfère à l'œuvre du P. W. Schmidt. — L'auteur aborde son sujet en chrétien catholique romain. Il estime que le monde des religions ne saurait se connaître que du dedans et que l'impartialité ne saurait être qu'illusion et source d'erreurs. Le dialogue est conduit par M. Cuttat avec un évident souci de compréhension, de charité et de respect. Mais il est conduit de main de maître par un homme qui sait que sa religion contient *a priori* tout ce qui se rencontre de valable dans l'expérience religieuse humaine, c'est un aspect de sa catholicité, et qu'elle seule peut orienter l'homme religieux vers le droit usage de ses facultés. — On se demande si le fidèle des autres religions est prêt à retrouver son bien dans la nouvelle édition qui lui en est généreusement présentée. — La seconde partie du livre traite essentiellement de l'hésychasme, dans lequel l'auteur voit un exemple de synthèse des spiritualités asiatique et chrétienne. Le lecteur protestant sera ravi de suivre M. Cuttat et d'admirer la sûreté de touche avec laquelle il critique et réforme selon le meilleur catéchisme les splendeurs dangereuses d'une certaine mystique. Mais l'hésychasme ainsi réformé est-il encore la synthèse prometteuse de rencontres réelles entre les religions ? Et cette rencontre peut-elle, en tout état de cause, dépasser le niveau spécifiquement religieux pour signifier quelque chose sur le plan d'une foi commune ? Il semble que l'auteur lui-même croie plutôt à la conversion de l'un des partenaires qu'à l'union de deux réalités. On fera donc bien de lire son livre comme un traité d'apologétique.

PIERRE GANDER.

MIRCEA ELIADE : *Mythes, rêves et mystères*. Paris, Gallimard, 1957, 310 p. Collection « Les Essais », LXXXIV.

Un livre de M. Eliade ne se laisse pas résumer. Celui-ci est un recueil de textes, parus entre 1948 et 1955, que l'auteur a groupés de façon organique et harmonisés dans la mesure du possible. Le titre du volume indique le thème des réflexions, bien qu'il puisse induire en erreur quiconque n'est pas au courant de la manière enveloppante et allusive de M. Eliade. — Plus qu'une mine de renseignements, ce qu'il est aussi d'ailleurs, cet ouvrage peut être un guide de la méditation. Ses premiers chapitres aideront l'Occidental moderne à retrouver en lui-même, ne serait-ce que dans le goût frelaté des succédanés auxquels il a recours, le style, l'attitude, l'indestructible besoin mythiques. Soif de révélation, quête du soi dans le tout, miséricordieuses terreurs de l'initiation et de ses mystères, tout cela vit en nous, quel que soit le degré de notre inattention et de notre inconscience. — Sommes-nous à la fois la question et la réponse ? Presque sans s'y référer, M. Eliade nous force à découvrir en nos rêves les signes évidents de notre participation essentielle à tout le drame mythique. Il ne paraît pas cependant disposé à admettre que le rêve, sorte de mystère individuel et privé, soit la source du mythe, et qu'ainsi nous soyons finalement seuls, jusque dans le dialogue et le drame apparents. Le mythe, histoire vraie et vérité la plus profonde d'une crise réelle, le mythe porte révélation du tout-autre et nous l'apporte, nous y transporte même par l'épreuve mystérieuse dont il fournit la clé. — Du mythe et du mystère, le rêve en nous n'est que l'écho, préparant notre conscience, la sollicitant d'accepter l'épreuve pour laquelle elle est toute faite. — N'y aurait-il pas là un langage singulièrement apte à exprimer la foi ?

PIERRE GANDER.

JAN DE VRIES : *Altgermanische Religionsgeschichte*, Band II. Zweite, völlig neu bearbeitete Auflage. Berlin, Walter de Gruyter et C<sup>ie</sup>, 1957, 492 p. Grundriss der germanischen Philologie, 12/II.

Le second volume de l'étude monumentale que M. de Vries a consacrée à la religion des anciens Germains comporte trois parties principales. La première, qui est aussi la plus longue, présente les divers dieux du Panthéon germanique. Il ne s'agit point ici de mythologie au sens courant du terme ; l'auteur s'efforce de découvrir ce qu'a été la valeur religieuse de chacun des dieux, quelles relations ses fidèles ont pu entretenir avec lui, et non pas le rôle que les poètes lui ont assigné dans les aventures de leurs compositions légendaires. On comprend la difficulté d'une telle recherche et on ne s'étonne pas trop de la maigreur souvent squelettique des résultats auxquels elle conduit, en dépit, ou justement à cause du volume qu'atteignent les analyses critiques auxquelles elle se livre.

Les dieux passés en revue, une seconde partie, plus brève, s'efforce de retracer l'image du monde des vieux Germains. Cette image est assez floue et semble avoir comporté un nombre fort considérable d'éléments disparates selon les lieux et les temps. Plus on approche de la fin de l'époque païenne, plus l'intérêt se concentre sur l'histoire mythique, création et destruction du monde, l'idée d'instabilité qu'elle comporte primant l'intérêt d'une simple description statique de l'univers. Là encore il semble bien difficile de distinguer ce qui fut la vision personnelle d'un grand poète de ce que peut avoir pensé et cru le commun des mortels, sans compter qu'en cette période de transition la possibilité d'influences religieuses étrangères à l'âme germanique est de plus en plus grande.

La troisième et dernière partie est une fort intéressante étude de ce que fut la conversion des Germains au christianisme, conversion envisagée sous l'angle du crépuscule des dieux. Le lecteur chrétien ne se sent pas très fier de constater que les cruautés de ses correligionnaires ont parfois été la source historique à laquelle les poètes païens ont pu puiser quelques-unes des couleurs les plus lugubres de leur apocalypse.

Comme le premier volume, le tome II est enrichi d'illustrations suggestives. Il comporte de nombreuses cartes et, en appendice, quatre index importants.

PIERRE GANDER.

P. A. H. DE BOER : *Second-Isaiah's Message*, Oudtestamentische Studien XI, Leiden, E. J. Brill, 1956, 126 p.

Il n'est pas trop tard pour signaler l'intéressante contribution du professeur de Boer à l'étude du Second Esaïe. Dans cet ouvrage qui ne prétend pas résoudre tous les problèmes posés par le message du prophète, l'auteur nous donne d'abord une traduction nouvelle des chapitres 40 à 55 d'Esaïe, accompagnée de notes qui la justifient. Il aborde ensuite l'interprétation d'Es. 51 : 1 et estime que le « rocher » dont il est question dans ce texte désigne non Abraham, comme certains le suggèrent, mais Yahvé lui-même. Après un chapitre consacré à l'étude textuelle du second Esaïe, où les manuscrits de Qumran sont utilisés, le professeur hollandais traite des limites du message du Deutéro Esaïe. On fait de celui-ci le prophète universaliste par excellence ; il aurait appelé son peuple à être la lumière des nations, à répandre la vraie religion. De Boer reprend les affirmations du second Esaïe et constate qu'il se préoccupe plus du retour



des exilés que du sort des païens ; une étude sérieuse lui permet de souscrire au jugement d'un exégète anglais, N. H. Snaith, qui avait déjà reconnu le nationalisme du Deutéro Esaïe. Loin d'ouvrir aux nations des perspectives de salut, le prophète de l'exil est responsable du particularisme postexilique. Un dernier chapitre présente le serviteur souffrant d'Esaïe 53 comme le peuple élu lui-même auquel la fin du jugement divin est annoncée. — Le volume du professeur de Boer, malgré sa brièveté, mérite de retenir l'attention de ceux qui étudient les chapitres 40 à 55 d'Esaïe. ROBERT MARTIN-ACHARD.

G. R. DRIVER : *Canaanite Myths and Legends*. Edinburgh, T. & T. Clark, 1956, XIV + 169 p. Old Testament studies, 3.

J. GRAY : *The Legacy of Canaan, The Ras Shamra Texts and their Relevance to the Old Testament*. Leiden, E. J. Brill, 1957, x + 243 p. Supplements to Vetus Testamentum, V.

Les tablettes découvertes dans l'ancienne ville d'Ugarit continuent à juste titre d'attirer l'attention des savants. Ces textes soulèvent en effet de nombreux problèmes linguistiques, littéraires et religieux qui, pour beaucoup, sont loin d'être résolus. Ils posent en particulier la question des relations entre la religion de Canaan et l'Ancien Testament. — Le professeur DRIVER, d'Oxford, a réalisé le tour de force de publier sous une forme réduite une transcription des principaux textes ugaritiens avec, sur la page d'en face, leur traduction annotée, de telle sorte que le travail des spécialistes en est bien simplifié. En outre, nous trouvons en fin du volume un glossaire de tous les vocables avec leurs références aux textes. Ce lexique a le grand mérite de donner en notes la justification étymologique de tel ou tel terme, ce qui est un grand progrès par rapport à d'autres publications du même genre. On regrettera cependant que l'ordre alphabétique courant soit remplacé par un ordre phonétique, plus scientifique, certes, mais auquel on n'est guère habitué. Enfin, dans une introduction de 25 pages, l'auteur présente un historique de la découverte des tablettes et surtout une analyse des textes avec leur interprétation. On notera en particulier que tout en admettant un fond historique pour le poème de KRT, il rejette les rapprochements hâtifs qu'on a faits avec tels personnages bibliques ; l'œuvre tourne autour de l'exercice de la royauté. Plus sujette à caution est l'opinion selon laquelle il rejette l'interprétation qui voit dans le poème de Baal un mythe saisonnier. Ce volume est des plus utiles pour quiconque désire connaître la religion et la civilisation cananéenne. — L'ouvrage de GRAY est une vaste synthèse dans laquelle l'auteur apporte le résultat des innombrables recherches qui ont été accumulées ces dernières années. Par son immense érudition, sa précision et une conscience digne d'éloges, le professeur d'Aberdeen nous offre un outil indispensable et qui fera autorité. Après avoir indiqué les grandes lignes des textes ugaritiens et sa position à l'égard de ceux-ci, il examine le mythe de fertilité de Baal dont il cite et traduit de longs fragments (il utilise la numérotation de GORDON). Tout en constatant que la mythologie d'Ugarit est très indépendante de celle de Babylonie, l'auteur admet une certaine parenté entre *Enuma eliš* et le mythe du combat entre Baal et Yam. Mais il pense que ce dernier morceau est relativement distinct de l'ensemble du mythe de Baal. Il est intéressant de noter que les Cananéens auraient connu un embryon d'eschatologie (p. 29) qui servirait de point de départ à celle de la Bible. — La *saga* de KRT a pour origine non un mythe

(MOWINCKEL), mais un élément historique. Elle a une valeur fonctionnelle et sert à définir l'office royal. Celui-ci serait en particulier d'assurer la fertilité au pays (p. 84 s). — On aimerait s'étendre sur l'étude serrée que fait l'auteur de la religion et de l'organisation sociale d'Ugarit (p. 112-188). Mentionnons seulement que le Dieu *El* serait un dieu de nature morale plus qu'une force de la nature ; et que sa relation avec les hommes est sociale et non physique. Quant au titre de « Père des ans » qu'on a cru pouvoir lire (cf. Dan. 9 : 7), il faut y voir simplement celui de Père des dieux (p. 116 s.). GRAY admet la lecture *YW* pour le nom d'une divinité, mais il refuse à juste titre d'y voir une parenté avec *YHWH*. — Il termine son ouvrage par une trentaine de pages où il éclaire des passages difficiles de l'Ancien Testament à la lumière de la littérature et de la philologie ugaritienne. Une importante bibliographie et des index complètent ce volume qui fait le plus grand honneur à son auteur.

PHILIPPE REYMOND.

OSCAR CULLMANN : *Der Staat im Neuen Testament*. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1956, 84 p.

Cet ouvrage a paru en traduction française, également en 1956, sous le titre : *Dieu et César. Le procès de Jésus. Saint Paul et l'autorité. L'Apocalypse et l'Etat totalitaire* (Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1956, 121 p.). En plus de l'édition française, l'édition allemande comprend deux utiles registres des auteurs et des textes bibliques cités ; les deux éditions reproduisent une étude parue dans la *Theologische Zeitschrift* (1954, p. 321-336) sur la signification des « autorités » dans Rom. 13 (Nous renvoyons à la pagination de l'édition française). — L'auteur définit d'abord l'attitude de Jésus à l'égard du mouvement nationaliste et théocratique des zélotes. Non seulement Jésus a été condamné comme zélote par les Romains (p. 14 ss.), mais plusieurs de ses paroles ne s'éclairent que comme des instructions à leur sujet. Ses disciples doivent « prendre position sur toutes les questions, même politiques, mais ils ne doivent pas, d'eux-mêmes, faire la guerre » (p. 37). Les chrétiens accepteront donc le cadre de l'Etat comme expression provisoire de la volonté de Dieu et c'est à l'intérieur de ce cadre qu'ils travailleront pour le Royaume de Dieu (p. 59). Telle est aussi la pensée de l'apôtre Paul. Sans être de nature divine, l'Etat est voulu de Dieu ; nous devons garder une attitude critique à son égard « tout en lui obéissant partout où il reste dans ses limites » (p. 74). Telle est encore la pensée sous-jacente à l'Apocalypse : dès que l'Etat se défie, il devient la Bête dont le culte est propagé par la deuxième Bête, représentant « la puissance de propagande idéologique et religieuse de l'Etat totalitaire » (p. 82). Toutes ces conceptions s'expliquent par le dualisme temporel qui domine la pensée du Nouveau Testament : « les derniers temps sont déjà inaugurés, mais il ne sont pas encore accomplis » (p. 91). — Comme tout ce qu'écrit M. Cullmann, cette étude se distingue par sa clarté, et la belle cohérence de pensée qu'elle met à jour entre les divers écrits du Nouveau Testament. Elle apporte surtout d'utiles suggestions sur nombre de textes bibliques difficiles. Certes, de nombreuses questions demeurent ouvertes. Nous n'en indiquerons que deux. Si la prédication du Règne de Dieu, pour les premiers disciples, n'était pas seulement l'annonce d'un événement imminent, mais la proclamation d'un fait déjà « inauguré » dans la personne du Christ, avec toutes les exigences concrètes que cette irruption du Règne comportait pour la vie quotidienne, ne devait-elle pas inmanquablement se heurter aux autorités établies ? Et n'est-ce pas à

juste titre que Jésus et Paul ont été condamnés comme perturbateurs de l'ordre impérial ? — Est-il bien certain que, dans la pensée paulinienne, l'Etat « sait distinguer le bien et le mal » (p. 62 et 71 ss.) ? En maintenant un certain ordre, en rendant possible une « vie tranquille et paisible » (I Tim. 2 : 2) et, par là, en facilitant la prédication de l'Evangile, l'Etat sait-il vraiment ce qu'il fait, ou n'est-ce pas à l'Eglise à le lui rappeler, fût-ce par le martyre ?

PIERRE BONNARD.

HÉBERT ROUX : *L'Evangile du Royaume*. Commentaire sur l'Evangile selon saint Matthieu. 2<sup>e</sup> édition entièrement remaniée. Genève, Labor et Fides, 1956, 295 p.

La première édition de cet ouvrage a paru en 1942, aux Editions « Je Sers » à Paris. On s'étonne de voir annoncer une seconde édition « entièrement remaniée », car à part le remplacement des chiffres romains par des chiffres arabes, un papier et une typographie meilleurs que ne le permettaient les conditions en France pendant la guerre, et à l'exception de deux ou trois notes ajoutées en bas de page, le texte est identique à celui de la première édition.

Ceci dit, saluons avec reconnaissance la réédition de ce très bon commentaire ; s'il laisse de côté l'analyse historico-critique, sa valeur réside dans la capacité de synthèse de l'auteur, qui dégage clairement le sens des péripécies sans jamais perdre de vue l'ensemble de l'Evangile. Les passages difficiles ne sont pas escamotés, mais abordés de front. Le principe de ne pas séparer l'Evangile de celui qui l'annonce permet une interprétation christocentrique du Sermon sur la montagne, opposée à celle du moralisme idéaliste.

Sur 26 : 26-29, on trouve quelques allusions aux autres récits de la cène ; 27 : 11-26, une comparaison avec Luc et Jean sur le motif d'accusation de Jésus ; cela est d'un grand intérêt, et l'on regrette de n'avoir ailleurs aucune discussion avec les synoptiques, notamment sur l'oraison dominicale, ou sur 13 : 13, le changement en « parce que » de l'« afin que » de Marc et d'Esaïe ; on aimerait une explication de « l'abomination de la désolation » plutôt qu'une simple mention du texte de Daniel, 23 : 15 ; enfin, le mariage est-il un sacrement ? On le dirait, à lire le commentaire donné à 5 : 31-32 et 19 : 13-15. Ces quelques remarques soulignent l'intérêt avec lequel nous avons relu cet utile ouvrage.

FRANCIS BAUDRAZ.

JEAN COLSON : *Les fonctions ecclésiales aux deux premiers siècles*. Paris, Desclée De Brouwer, 1956, 375 p.

L'auteur décrit dans cet ouvrage le développement du ministère, des origines néotestamentaires aux traditions que rapporte Hippolyte. La thèse qu'il défend est la suivante : dès la mort des apôtres, il y avait, dans les Eglises locales, des presbytres ou évêques (ces titres étant équivalents), et, au-dessus de ces Eglises, des « successeurs d'apôtres » plus ou moins itinérants (tels Timothée et Tite, Clément de Rome, Ignace d'Antioche, etc.). Dès le second siècle, le ministère de président de presbytérium local et celui de « successeur d'apôtres » ont fusionné, le résultat de cette fusion étant l'épiscopat traditionnel. — M. Colson cherche à prouver cette thèse à la fois par un examen des textes bibliques et patristiques, et par un débat constant avec un réformé (J. L. Leuba),

un luthérien (O. Cullmann) et un anglican (G. Dix). Une telle entreprise exégétique, historique et œcuménique mériterait une attention très sérieuse si de nombreuses erreurs de citations, des contradictions fréquentes, une bonne conscience confessionnaliste un peu crispante n'enlevaient beaucoup de sa valeur à cet ouvrage, qui, par ailleurs, donne souvent l'impression d'être bâclé.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

J. G. DAVIES : *La vie quotidienne des premiers chrétiens. Etudes consacrées à l'histoire des mœurs de l'Eglise pendant les cinq premiers siècles*. Traduit de l'anglais par S. Bidgrain. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1956, 250 p.

L'auteur, maître de conférences à l'Université de Birmingham, est un partisan enthousiaste de ce qu'il appelle « l'histoire des mœurs », qu'il définit de la manière suivante : « Elle implique toute la vie journalière des chrétiens, non seulement ses dévotions publiques et privées, mais ses travaux et ses loisirs » (p. 203). En fait, le contenu de ce volume ne correspond guère à son titre ; on n'y trouve que six brèves évocations, d'ailleurs bien documentées, sur une journée de Clément d'Alexandrie, Paul de Samosate, Victoria, martyr à Carthage en 304, Diogène, fossoyeur dans les catacombes romaines vers 350, Jean Chrysostome et Jean Cassien. Il ne s'agit donc ni des premiers chrétiens, ni du peuple chrétien dans son ensemble. Mais l'auteur aime son sujet et a recueilli une multitude de détails concrets qui manquent souvent dans les exposés historiques plus généraux. La question posée par une telle étude est aussi actuelle au XX<sup>e</sup> qu'au III<sup>e</sup> siècle : En quoi la vie quotidienne des chrétiens peut-elle et doit-elle se distinguer de son milieu historique ? Et que signifiaient, concrètement, ces mots de l'épître à Diognète : « Ils habitent leur propre pays, mais seulement comme en passant » (p. 236) ? Le volume s'achève sur d'utiles indications bibliographiques et un index succinct. PIERRE BONNARD.

J. GONSETTE, S. J. : *Pierre Damien et la culture profane*. Louvain, Nauwelaerts, 1956, 104 p. Essais philosophiques, 7.

« Pierre Damien passe communément aux yeux des historiens pour le type le plus achevé de l'anti-intellectualisme médiéval » (p. 5). J. Gonsette s'est fixé pour but de démontrer le mal-fondé et surtout le caractère sommaire d'un tel jugement. Soutenu par une connaissance large et approfondie des écrits de Pierre Damien l'auteur procède à une véritable réhabilitation. — Il faut savoir gré à J. Gonsette d'avoir montré le caractère occasionnel de la plupart des écrits de Pierre Damien, et d'avoir ramené à leurs justes proportions les arguments dont on s'est trop gaussé (ainsi celui qui se fonde sur le « eritis sicut dii »). Aidé d'une série d'exemples précis, l'auteur nous restitue le portrait d'un intellectuel cultivé, très informé des problèmes cruciaux de son époque, dont le plus grave lui apparaissait être la mise en cause de la toute-puissance de Dieu par une culture agressivement profane, dangereusement prise au jeu d'une dialectique aussi sophistiquée qu'intempérante. — La majeure partie de cet ouvrage est consacrée à restituer la pensée théologique et philosophique du défenseur de l'omnipotence divine. Tentative intéressante, éclairante même, mais malheureusement hypothéquée par une méthode historique contestable. J. Gonsette, comme beaucoup d'auteurs catholiques, est talonné par le désir de faire de Damien un précurseur du thomisme. Aussi, pour l'aligner sur le

*consensus patrum*, n'hésite-t-il pas à l'expliquer par des docteurs qui lui sont postérieurs d'une génération ou plus, comme Abélard, dont l'originalité a pourtant été déjà assez démontrée pour qu'on ne recoure pas à lui en pareil cas. Quand J. Gonsette situe son auteur dans la tradition augustinienne, il est beaucoup plus au fait, quoiqu'il voie l'augustinisme avec les lunettes de la scolastique. L'hégémonie thomiste a ses exigences. BERNARD REYMOND.

ALBERT GREINER : *Luther. Essai biographique*. Préface de René-J. Lovy. Genève, Labor et Fides, 1956, 205 p.

Destiné à remplacer l'ouvrage de Charles Pfender, qui, après avoir eu la faveur de connaître cinq éditions depuis 1883, aurait dû être entièrement remanié en vue d'une nouvelle publication pour tenir compte des résultats acquis par les luthérologues au cours de ces dernières décennies, l'essai biographique que voici est promis à une belle carrière. Le protestantisme d'expression française possède désormais en lui, à côté du livre plus spécialisé du doyen honoraire de la Faculté de théologie de Strasbourg, Henri Strohl (*Luther : sa vie et sa pensée*, 2<sup>e</sup> édition, Strasbourg, 1953), une biographie du réformateur allemand, qui, tout en se voulant accessible au grand public, n'en est pas moins solidement fondée et largement documentée. — Pour brosser un portrait du réformateur aussi vivant qu'attachant où l'on remarque, en particulier, que le Luther des années de vieillesse, représenté par Lucien Febvre comme un « replié », est aussi grand que le Luther des premiers combats, Albert Greiner a su mettre en œuvre de précieuses qualités. Animé pour son modèle d'une sympathie qui, parce qu'elle ne cesse jamais d'être lucide, lui permet d'éviter l'écueil du panégyrique, il ose dépeindre sans fard les faiblesses ou les erreurs du réformateur (lors de la guerre des paysans ou du second mariage de Philippe de Hesse, par exemple). Soucieux non seulement de raconter en historien, mais encore de convaincre en pasteur qu'il est, il s'efforce toujours de traduire dans un langage actuel les questions qui se posaient à Luther et aux hommes du XVI<sup>e</sup> siècle. Désireux enfin de ne faire étalage d'aucune érudition, il excelle dans l'art d'exposer avec simplicité les données abstruses d'un problème ou de présenter avec concision les circonstances diverses d'une situation ; en revanche — c'est là notre seul regret, car, sans faire preuve de pédanterie, il pourrait leur ménager une place dans son texte — il refuse au lecteur les références des citations judicieuses dont son ouvrage est enrichi.

RICHARD STAUFFER.

H.-D. GARDEIL, O.P. : *L'œuvre théologique du Père Ambroise Gardeil*. Le Saulchoir ; Paris, Lethielleux, 1956, 180 p.

En replaçant les traités et les articles de son oncle dans leur ordre chronologique et dans le contexte historique des controverses philosophiques et théologiques qui les suscitérent et qu'ils occasionnèrent, le P. H.-D. Gardeil nous renseigne fort utilement sur l'époque du modernisme, dont nous sommes à peine sortis. — Répondant, comme tant d'autres, à l'appel de Léon XIII, le P. A. Gardeil commence sa carrière professorale par une critique du néo-kantisme idéaliste et du néo-scotisme pragmatiste au nom d'une épistémologie réaliste. Puis, contre les assertions du fidéisme menaçant, il met en lumière le caractère rationnel de l'acte de foi à côté de sa source surnaturelle (*La crédibilité et l'apologétique*, 1908). Il dénonce ensuite les erreurs modernistes



en montrant les fondements objectifs et révélés du dogme et de la théologie (*Le donné révélé et la théologie*, 1910). Dans la dernière période de sa vie, le P. Gardeil aborde l'éthique (*La vraie vie chrétienne*, posthume, 1938) avant de rédiger son ouvrage magistral qui est devenu un classique de la théologie spirituelle, *La structure de l'âme et l'expérience mystique* (1927), synthèse audacieuse de l'augustinisme et du thomisme. Le bel exposé du P. H.-D. Gardeil s'achève par quelques pages sur l'apostolat doctrinal et l'influence de l'enseignement de son oncle sur des hommes comme Garrigou-Lagrange, Maritain, Roland-Gosselin.

GABRIEL WIDMER.

GUNTER BACKHAUS : *Evangelische Theologie der Gegenwart*. München-Basel, Ernst Reinhardt Verlag, 1956, 72 p. Collection « Glauben und Wissen », 16.

Ce petit ouvrage ne prétend être qu'une introduction aux courants théologiques actuels, à l'usage des laïcs et autres non-spécialistes. Qui lira ces quelques pages, très clairement rédigées, dans une langue accessible à tous, ne saura dire quelles sont les idées respectives d'un Barth ou d'un Bultmann, mais aura le grand avantage de pouvoir situer les principaux courants de l'heure, et cela d'autant mieux que G. Backhaus montre comment ils s'enracinent dans la théologie du XIX<sup>e</sup> siècle. Ceux qui commencent leurs études de théologie tireront le meilleur profit de cette lecture.

BERNARD REYMOND.

GASTON FROMMEL : *Pages choisies*. Genève, Labor et Fides, 1956, 290 p.

« L'œuvre essentielle de Frommel n'est pas dans ses publications, mais dans l'action personnelle qu'il a exercée autour de lui, dans ce qu'il nous a communiqué des trésors de sa vie intérieure » écrivait Paul Seippel, en 1906, au lendemain de la mort (à 44 ans !) de celui en qui notre pays s'accordait à reconnaître le digne successeur de Vinet comme critique littéraire. Il n'avait de son vivant publié (en 1891) qu'un seul volume, ses *Esquisses littéraires* (Amiel, Loti, Bourget, Schérer). Depuis, par le soin de ses amis les plus proches (Lucien Gautier, Paul Laufer, Ph. Monnier), le Foyer solidariste de James de Meuron assisté de René Guisan, a donné en treize volumes, dont deux au moins ont eu plusieurs éditions, des études morales, religieuses et sociales, et des études de théologie moderne, puis ses grands cours d'apologétique (*La vérité humaine*) et de dogmatique (*L'expérience chrétienne*) et enfin, après des *Lettres et Pensées*, tout de suite épuisées, des *Lettres intimes* recueillies par René Guisan. Cette œuvre considérable n'a pas infirmé le jugement que nous venons de rappeler. Vingt ans après sa mort, un *In memoriam* publié par la Faculté de Montauban et groupant des témoignages donnés à Genève, laisse au lecteur la même impression. Les éditeurs des *Pages choisies* d'aujourd'hui commencent — la chose vaut d'être relevée — par avertir le lecteur qu'il y a des modes en théologie, et que la théologie de Frommel n'est plus de mode, que les mots même d'« expérience chrétienne », voire de « psychologie religieuse » qui reviennent si souvent sous sa plume, indisposent les jeunes pasteurs d'aujourd'hui. N'empêche que Frommel a été *un guide*. Il avait le génie de la cure d'âmes. Il s'est donné à ses étudiants plus complètement peut-être qu'aucun de ses collègues ne l'a jamais fait. (Il leur consacrait chez lui, en temps de cours, *tous* ses jeudis et ses dimanches après-midi.) Ce qu'il a été de son vivant pour les Dunant, les Perlet, les



Monnin, les Pierre Picot, les Auguste Naville, les André Aeschmann, les Georges Boutier, les Ch. Serfass, pour n'en nommer que quelques-uns, les lettres glanées ici et les pages de vie intérieure qu'on y a jointes, permettent qu'il le soit encore, indépendamment de toute construction théologique.

Le choix nous paraît très heureux. Sans doute ceux qui ont eu le privilège d'être accueillis à Frontenex n'y retrouveront pas tout Frommel. Ils n'y entendront pas ce rire enfantin, auquel tous ceux qui ont parlé de lui il y a cinquante ans, ont fait allusion. Mais ils y trouveront de quoi faire revivre le temps de Sainte-Croix, et tout ce qui s'y rattache. Nous n'avons pas de *Vie* de Frommel, mais une notice biographique de Georges Godet (Neuchâtel, Attinger 1906), très documentée, vaut d'être rappelée.

PIERRE BOVET.

PIERRE ZUMBACH : *L'entraide dans l'Eglise*. Genève, Centre social protestant, 1956, 162 p.

« L'Eglise ressemble encore trop à un stade où 30 000 personnes encouragent à distance et sans se fatiguer vingt-deux hommes qui s'acharnent sur un ballon et s'effondrent de fatigue dans un vestiaire, la partie terminée. » Ces lignes de la préface de Raynald Martin donnent le ton de l'ouvrage : c'est une présentation du Centre social protestant de Genève, et un vigoureux appel à l'action dans toutes les paroisses. Mais pour être efficace, l'entraide doit satisfaire à deux conditions, qui sont la rapidité et la compétence (juridique, administrative, financière, etc.).

L'auteur consacre quelques pages à l'histoire de la diaconie dans l'Eglise, ainsi qu'au message du christianisme social. On est surpris de lire à deux reprises (p. 61 et 82) que Calvin fonda à Genève l'hôpital général en 1535 ; or le réformateur arriva à Genève fin juillet 1536 ! Quelles sont les guerres de religion qui déferlèrent sur l'Europe au 18<sup>e</sup> siècle ? Et quels « socialistes français », en ce même 18<sup>e</sup> siècle, poussèrent l'Etat à organiser une charité légale ? On incline à penser qu'en cette partie de l'ouvrage, la rapidité l'a emporté sur la compétence...

FRANCIS BAUDRAZ.

OTTO HAENDLER : *Grundriss der praktischen Theologie*. Berlin, Alfred Töpelmann, 1957, 391 p.

Couvrir l'immense champ de la théologie pratique par un seul manuel est toujours une gageure, et il faut admettre, au départ, qu'on laissera de côté bien des problèmes. C'est le cas ici également ; aussi n'en voudra-t-on pas à l'auteur. On lui reprocherait plutôt de limiter son information bibliographique à la seule littérature de langue allemande, d'autant que pour l'ecclésiologie et la liturgique tout au moins, la littérature d'origine anglaise et française (protestante et catholique-romaine) apportent des contributions qu'il n'est guère permis d'ignorer. — Cette réserve n'enlève cependant rien à l'intérêt constant que suscite la lecture de cet ouvrage important. A chaque page ou presque, on trouve une façon neuve, audacieuse, originale de traiter des problèmes. Overbeck estimait que pour être bon, un ouvrage de théologie devait être à la fois « anregend und fördernd ». On peut sans hésiter donner ce qualificatif au livre du professeur Haendler. Ses aperçus historiques sont toujours intéressants (même quand il pense que la dernière conférence de Lambeth a eu lieu en 1920, p. 55) ; ses suggestions (p. ex. celle de faire sauter le jumelage entre

la confirmation et l'admission à la Cène, pour fixer celle-ci non dans l'adolescence, mais dans l'enfance, p. 287) méritent une sérieuse attention ; son effort pour utiliser en théologie les résultats de la psychanalyse (p. 129 ss.) ouvre des perspectives nouvelles, tant pour la discipline de vie spirituelle des pasteurs que pour la cure d'âmes ; son constant souci d'exposer l'ensemble de la théologie pratique dans un cadre de pensée résolument trinitaire montre comment on peut traduire, pour cette branche si souvent négligée de la théologie, le renouveau biblique contemporain ; le plan de l'ouvrage enfin dénote qu'il s'agit là d'une œuvre sérieuse, mûrie, solide. — Comme le *Grundriss der praktischen Theologie* d'Alfred Dedo Müller (Gütersloh, 1950), que Haendler tient d'ailleurs en très haute estime, cet ouvrage me paraît être un livre-pilote pour les théologiens et les pasteurs soucieux d'exploiter, pour la vie de l'Eglise, le travail exégétique et dogmatique de notre génération.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

HENDRIK VAN OYEN : *Liebe und Ehe*. Evangelische Ethik, II. Basel, Fr. Reinhardt, 1957, 393 p.

Au cours d'une carrière pastorale et professorale déjà longue, M. van Oyen a été un temps *Eheberater*, à Groningue. On s'en rend compte à lire le tome II de son *Ethik*, consacré précisément aux problèmes essentiels posés par l'amour et le mariage. Pourtant, ce volume n'est en aucun cas une sorte de vademecum, tout pratique, de la vie conjugale. Il représente davantage : un effort d'ordre nettement pastoral pour montrer à nos contemporains comment l'Evangile de Jésus-Christ éclaire chacun de ces sujets d'une lumière toute spéciale et nouvelle. — La première partie — *Evangelische Richtlinien* — donne les définitions indispensables et marque les exigences de l'Evangile. La seconde aborde les *Phänomene des Geschlechtlichen und der Liebe*. La troisième — *Ehe unter Gesetz und Gnade* — est consacrée à l'examen des questions actuellement pendantes dans toutes les Eglises : indissolubilité du lien conjugal, divorce, mariage civil et mariage religieux, limitation des naissances, etc. — Les ouvrages sur ces problèmes sont légion depuis dix ans et il n'est pas facile de renouveler le sujet. L'auteur, qui possède une riche expérience humaine, s'est appliqué à engrener autant qu'il est possible avec la vie de tous les jours. Ce faisant, il a quelque peu abandonné le terrain de la théologie au sens strict, pour s'avancer sur celui de la psychologie, voire de la pédagogie. Par là, il s'est attiré des reproches. Nous ne saurions les faire nôtres. Il ne nous déplaît pas — au contraire — qu'un systématicien soit tout près des peines et des difficultés quotidiennes des hommes, ses frères. Le verbalisme théologique constitue un redoutable danger, aujourd'hui comme toujours. Nous regrettons tout au plus le caractère par trop général de tels chapitres. — Les pages consacrées à la différence profonde entre l'homme et la femme (189 ss.) nous ont paru d'un grand intérêt.

EDMOND GRIN.

HERBERT WEHRHAHN : *Kirchenrecht und Kirchengewalt*. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1956, 160 p.

Le sous-titre de cet ouvrage du juriste H. Wehrhahn en décrit bien le contenu : « Etudes sur la théorie du droit ecclésiastique des protestants de confession luthérienne ». Ces études, d'une *Gründlichkeit* toute germanique, examinent avec minutie les théories diverses et contradictoires du droit ecclé-

siastique dans le luthéranisme allemand contemporain. L'Eglise luthérienne allemande, de par son indépendance politique grandissante, de par le fait qu'elle a cessé d'être Eglise d'Etat, se trouve dans l'obligation d'approfondir d'une manière toute nouvelle, et très pratique, son ecclésiologie, sa doctrine du ministère, sa discipline, comme aussi la portée théologique qu'elle reconnaît à son droit constitutionnel. A cet égard, le volume de Wehrhahn lui rendra certainement de grands services, non seulement parce qu'il situe, classe, confronte et critique les différentes théories juridiques qui ont cours en son sein, mais encore par les questions qu'il lui pose. Cette œuvre rendra des services aussi au-delà des frontières du luthéranisme, d'autant qu'une fois déchargée du poids parfois accablant de controverses techniques, de nuances verbales déroutantes ou compliquées, elle apparaît comme une grande question, la question même qui se pose à toutes les Eglises protestantes, maintenant qu'elles doivent reprendre une conscience *théologique* de ce que le XVI<sup>e</sup> siècle appelait leur « Discipline » : doivent-elles — c'est la thèse de l'auteur — avoir un droit ecclésiastique « comme n'en ayant pas » (cf. I Cor. 7 : 29), ou ce droit est-il au contraire indispensable à l'Eglise pour exprimer et protéger sa nature même ?

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

D. T. NILES : *Le contexte de notre prédication*. Genève, 1956, 16 p. Deuxième conférence annuelle du Foyer John Knox.

Etude brève, mais solide d'un chrétien qui renouvelle pour nous, Occidentaux, notre manière de bien comprendre l'Evangile : ayant pour thème « L'œuvre de Dieu et notre témoignage, l'un contexte de l'autre » (p. 5), elle est pleine de l'enthousiasme missionnaire, sans rien nous cacher des exigences du message qu'il porte. Nous avons noté particulièrement l'insistance sur la solidarité du prédicateur et de l'auditeur.

BERNARD REYMOND.

WILHELM CAPELLE : *Die griechische Philosophie*. Zweiter Teil : *Von der Sophistik bis zum Tode Platons*. Berlin, W. de Gruyter, 1953, 144 p. Dritter Teil : *Vom Tode Platons bis zur Alten Stoa*, 1954, 132 p. Vierter Teil : *Von der Alten Stoa bis zum Eklektizismus im 1. Jahrhundert v. Chr.*, 1954, 131 p. Sammlung Götschen Band 858 ; 859 ; 863. Zweite, stark erweiterte Auflage. Geschichte der Philosophie II, III, IV.

L'auteur, professeur honoraire à l'Université de Hambourg, poursuit la réédition des volumes de la Collection Götschen consacrés à la philosophie grecque. Le tome II (= II, 1 de la première édition) reproduit le texte de 1926 avec quelques compléments relatifs à Platon, tirant parti des travaux de J. Stenzel et W. Jaeger (p. 72 s. et 38 notamment), W. Kranz (p. 38, 77) et F. Pfister (p. 123 s.). Les tomes III et IV présentent, remaniée et amplifiée, la matière du troisième volume (= II,2 paru en 1934) de la première édition. On trouvera dans les pages concernant Aristote (III, p. 30-95) des additions touchant les écrits zoologiques et la place de l'homme dans le cosmos (p. 55-61). Mais les sections attribuées à la philosophie hellénistique et singulièrement à la pensée stoïcienne ont fait, de loin, l'objet des remaniements les plus étendus. La plupart des matières traitées à la fin du troisième volume (p. 86-152 de la première édition) occupent aujourd'hui le tome IV (nouveau). La fin du tome III de la seconde édition ne contient plus que l'exposé du stoïcisme ancien. Les compléments portent ici sur les conditions historiques (p. 97-100), la théorie

du langage (p. 101-103) et la logique (p. 106 s.) ; ils renvoient le lecteur au grand ouvrage de Max Pohlenz, *Die Stoa. Geschichte einer geistigen Bewegung* (2 vol., Goettingue, 1948 et 1949.). Au début du tome IV, l'auteur a reproduit, notablement élargie, la présentation d'Epicure et du courant sceptique. Il reprend ensuite l'analyse de la pensée stoïcienne, et nous trouvons à cet endroit deux exposés entièrement nouveaux sur Panétius et Posidonius. Des trois et cinq pages consacrées à ces deux penseurs en 1934, nous passons respectivement à trente-quatre pages pour Panétius et quarante-cinq pour Posidonius, sans compter cinq pages inédites sur Antiochus d'Ascalon. Cela donne quelque idée de l'extension prise, sous l'impulsion des recherches de Pohlenz, par la connaissance du moyen stoïcisme. Regrettons peut-être que le grand article sur Posidonius donné par Karl Reinhardt à la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa, en 1954, n'ait pu être utilisé par cette mise au point destinée au grand public. Il n'en reste pas moins que nous sommes ici, plus que le premier volume de la série ne le faisait prévoir (voir cette Revue, 3, 1955, p. 74), devant un remarquable effort de renouvellement, dont il faut savoir gré à l'auteur et à l'éditeur.

ANDRÉ RIVIER.

*Le Poème de Parménide*, présenté par JEAN BEAUFRET. Paris, Presses Universitaires de France, 1955, VIII + 96 p.

Le présent opuscule contient le texte grec des fragments de Parménide assorti d'une traduction française. Il est précédé d'une introduction développée où l'auteur examine les deux problèmes les plus controversés des études parméniennes, celui des rapports entre les deux parties du poème, traitant respectivement de la « Vérité » (Ἀληθείη) et de l'« opinion » (δόξαι βροτῶν), et celui du lien qui, dans la pensée de Parménide, unit l'être (τὸ εἶν) et le monde tel qu'il se présente, choses ou apparences (τὰ δοκοῦντα). M. Beaufret est ce philosophe français à qui Martin Heidegger adressa naguère la fameuse *Lettre sur l'humanisme* (reprise en 1957 aux éditions Montaigne dans une traduction nouvelle accompagnée du texte allemand). L'image qu'il nous présente de Parménide (j'entends la traduction, parfois le texte grec, non moins que l'essai liminaire) porte visiblement la marque du philosophe de Heidelberg, lequel, comme on sait, n'a pas laissé de proposer une lecture très personnelle de quelques passages de l'Eléate. Au demeurant, M. Beaufret est au courant des travaux de la philologie présocratique ; il fait état notamment des vues développées par l'un des plus pénétrants critiques de ce demi-siècle, le regretté Karl Reinhardt. Mais au total sa démarche ne s'appuie pas sur un examen du texte parméniens ; elle combine plutôt, en vertu d'un choix dont le principe n'est pas évident, certains résultats de la recherche avec l'interprétation philosophique de Heidegger. Il en résulte que l'*Introduction* de M. Beaufret, écrite d'une encre fort stimulante, laissera perplexe l'historien des idées et, pensons-nous, le lecteur peu familier avec le développement de la critique des textes présocratiques.

ANDRÉ RIVIER.

EMILE BRÉHIER : *Etudes de philosophie antique*. Préface de G. Davy. Avant-propos de P.-M. Schuhl. Paris, Presses Universitaires de France, 1955, XXIV + 311 p.

Ce recueil contient trente-trois textes relatifs à l'histoire de la pensée antique. Articles, comptes rendus, conférences ou communications de congrès,

tous publiés du vivant de l'auteur (sauf un bref inédit sur Philon), ils sont répartis sous les cinq chefs suivants : a) Etudes d'ensemble (I-IV) ; b) Des origines à Aristote (V-X) ; c) Les Stoïciens, Cicéron et leur influence (XI-XIX) ; d) Epicuriens et Sceptiques (XX-XXII) ; e) Le néoplatonisme et ses prolongements (XXIII-XXXIII). La plupart de ces textes sont trop connus pour qu'il soit utile de les énumérer : on est heureux de voir réunis ces témoignages d'une intelligence critique hors de pair. Signalons néanmoins l'un des plus développés, modèle de clarté et de précision sur un sujet difficile : le mémoire de 1919 sur *L'idée du néant et le problème de l'origine radicale dans le néoplatonisme grec* (p. 248-283). Signalons aussi aux lecteurs de cette Revue la conférence intitulée *Logos stoïcien, Verbe chrétien, raison cartésienne* (1939 ; p. 161-177) ; ils y trouveront, replacée dans son cadre historique, une thèse dont Pierre Thévenaz devait montrer ici même la fécondité : l'autonomie de la raison humaine ne nous vient pas des Grecs ; elle fut rendue possible par le dogme du Verbe transcendant.

ANDRÉ RIVIER.

LÉON ROBIN : *Les rapports de l'être et de la connaissance d'après Platon*. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 156 p.

Léon Robin, qui était la conscience professionnelle en personne rédigeait tous ses cours ; peu de temps avant sa mort, il donna ses manuscrits au professeur P. M. Schuhl, de la Sorbonne, en lui confiant le soin de publier ce qui lui paraîtrait utile bien qu'à son avis, ces textes ne fussent pas encore au point. Avec raison, M. Schuhl décida de faire paraître ces leçons, professées pendant l'hiver 1932-1933, qui précisent fort utilement l'interprétation du platonisme par Léon Robin. Dans son introduction, l'auteur, s'appuyant sur les dernières pages du Cratyle, sur le morceau final du livre V de la République et sur un passage du Timée (29b sq.) montre dans quel sens Platon est un ontologiste. D'autre part l'opinion ne traduisant pas, comme chez Parménide, le Non-Etre, mais une réalité intermédiaire entre l'Etre et le Non-Etre (le monde des phénomènes), est prise en considération, car elle peut ainsi atteindre au probable. — Les leçons 2-4 approfondissent les rapports de l'être et du connaître à partir de l'*Allégorie de la Caverne* ; les leçons suivantes (5-14) exposent quelles sont les réalités de l'expérience que l'on ne doit pas négliger, sans toutefois sacrifier les droits de la pure intelligibilité. Léon Robin suggère l'évolution suivante dans la pensée platonicienne : au début, Platon a regardé les objets sensibles comme des illusions, puis peu à peu il a été amené à les considérer comme des traductions valables des réalités intelligibles, si bien « qu'il ne songe plus à contester à l'expérience sa prétention à posséder une réalité originale et même, en un sens, indépendante » (p. 84). Tandis que les leçons 15-22 portent sur la réalité intelligible ou les objets du savoir, les dernières leçons aboutissent à l'étude des *Principes*. — La conclusion a trait à la nature du Dieu platonicien. Robin insiste sur le fait que la position platonicienne n'est pas un panthéisme, à cause de la *transcendance du Bien*, réalité identique à l'Un et qui, en tant que fondement de toute causalité, de toute existence et de toute connaissance, ne doit pas être confondue avec la plénitude de l'Etre, mais en demeurer distincte. — Les connaisseurs de la belle œuvre de Léon Robin retrouveront dans ce volume ses qualités caractéristiques de précision et de scrupule, qualités qui ne nuisent pas à la hardiesse de ses interprétations, mais les étayent.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.



R. LORIAUX, S. J. : *L'Etre et la Forme selon Platon. Essai sur la dialectique platonicienne*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1955, 227 p.

Il est bon que certaines positions soient périodiquement révisées. C'est à la thèse courante de l'essentialisme platonicien, défendue en particulier par M. Etienne Gilson, que s'en prend le P. Loriaux, non pour lui substituer une thèse existentielle, mais pour montrer que cette dernière enveloppe la première et traduit plus exactement la doctrine des *Dialogues*. A ne voir dans l'οὐσία qu'une essence, on méconnaît le caractère objectif que lui confère Platon et les jugements d'existence qu'il a portés sur elle. « La Forme constitue pour Platon un véritable existant au sens le plus fort qu'on puisse donner à ce terme » (p. 21). Un examen du *Phédon*, du *Banquet*, de la *République*, du *Phèdre*, du *Parménide*, du *Timée* et des *Lois* permet à l'auteur de conclure à une sorte d'empirisme ontologique qui ancre la dialectique dans l'être intelligible, d'une part, dans l'être sensible d'autre part. La démarche ascendante et la démarche descendante apparaissent comme deux opérations étroitement complémentaires d'une quête unique de l'être, et cet être transcende l'essence formelle en hauteur et en profondeur : sous l'aspect du Beau (*Banquet*) et du Bien (*République*), qui justifient l'intelligible, sous l'aspect de la Cause errante (*Timée*), qui supporte le sensible. — Ces pages se lisent agréablement et contiennent nombre de remarques pertinentes. Elles réagissent utilement contre une vision sommaire du platonisme. Elles sont loin cependant de résoudre un problème qui n'est peut-être pas susceptible d'une réponse définitive. Entre deux faux platonismes, celui qui réalise concrètement les essences dans un ciel idéal et celui qui les réduit au statut de lois immanentes à l'esprit, il est singulièrement difficile de situer le vrai Platon. Les Idées, dans leur double nature incarnée et formelle ne sont-elles pas, en définitive, des Valeurs, au sens que l'axiologie donne à ce terme aujourd'hui ? Les pages du P. Loriaux susciteront peut-être de vives réactions. Il était utile que la question fût reprise. RENÉ SCHAEERER.

ROGER LEFÈVRE : *La vocation de Descartes. — L'humanisme de Descartes*. Paris, Presses Universitaires de France, 1956 et 1957, 228 et 248 p.

Si la grandeur d'un philosophe se mesure à l'importance et au nombre des études qui lui sont consacrées, Descartes occupe actuellement une position culminante. Une foison d'articles, de grandes monographies, un conflit doctrinal (Guérault — Gouhier — Alquié), voilà plus qu'il n'en faut pour attester la permanence de cette pensée agissante et maîtresse. — Les intentions de M. Lefèvre sont vastes : aux deux volumes parus, deux autres feront bientôt suite, traitant respectivement du *Criticisme de Descartes* et de la *Bataille du Cogito*. — La *Vocation de Descartes* nous montre dans le cartésianisme, non pas un système abstrait, mais une expérience vivante où la physique et la métaphysique s'enchaînent étroitement sans toutefois constituer l'axe de la doctrine, lequel est déterminé par la morale. L'auteur s'en tient donc à une position de sagesse. Le centre de ce premier ouvrage est constitué par le doute : *Jeunesse du doute — Maturité du doute — Fécondité du doute*. Une information très étendue permet à M. Lefèvre de tracer une biographie spirituelle du philosophe, en suivant pas à pas, jour après jour, les étapes de cet itinéraire unique. Le lecteur s'embarrasse parfois dans les détails et les dates ; la matière est moins survolée que fouillée. Mais la clarté vivante du style et la ferveur des



intentions ne sont jamais en défaut. — L'*Humanisme de Descartes* traite successivement de la *Vie morale*, de la *Vie sociale* et de la *Vie religieuse*. Le second de ces chapitres, qui nous montre Descartes plongé dans les luttes politiques, édifiant une théorie de l'ordre collectif dans cette époque de désordre, fixant les rôles respectifs du peuple, du prince et du philosophe, nous a paru particulièrement digne d'attention. Au total ces deux ouvrages, sans renouveler notre vision de Descartes, confirment par un appel incessant aux sources l'image la plus vraisemblable que de grandes études antérieures nous en avaient déjà proposée.

RENÉ SCHAEERER.

GEORGES LE ROY : *Pascal savant et croyant*. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 97 p. Initiation philosophique, 28.

Cet ouvrage développe un article paru, en 1946, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*. Partant de cette thèse que Pascal est caractérisé à tous les niveaux et sur tous les plans par son *sens de l'expérience*, l'auteur divise son étude en trois chapitres : *recherche scientifique*, *recherche religieuse*, *philosophie de l'expérience*. Sans dépasser le degré d'initiation que réclame la collection, ce petit livre retient la sympathie du lecteur par la justesse des formules et la pertinence du jugement. La méthode de Pascal est y confrontée à celle d'Aristote et de Descartes. Elle est opposée, en conclusion, à la démarche empirique : cette dernière se borne à recueillir des observations, l'expérimentation pascalienne implique une activité positive et inventive de l'esprit.

RENÉ SCHAEERER.

LÉON BRUNSCHVIG : *Ecrits philosophiques*. Paris, Presses Universitaires de France, 1951 et 1954 ; tome I, 319 p. ; tome II, 336 p.

M<sup>me</sup> Adrienne Weill a eu l'heureuse idée de faire paraître, en les groupant d'après la nature de leur contenu, les articles de son père disséminés dans divers périodiques et ouvrages tant à l'étranger qu'en France. Le premier tome porte principalement sur Descartes, Spinoza et Kant. Il contient de plus une étude nuancée sur l'*Humanisme de l'Occident* qui sert d'introduction à ce premier volume. — Le second tome, intitulé *L'Orientation du rationalisme*, renferme des études critiques sur Renan, Lachelier, Boutroux, Rauh et Bergson, et des méditations sur les sujets suivants : *Les fonctions de la raison*, *Histoire et philosophie*, *Sur les rapports de la conscience intellectuelle et de la conscience morale*, *Vie intérieure et vie spirituelle*, *La notion de liberté morale*. Dans chacune de ces études on admire la subtilité et la pénétration propres aux analyses de Léon Brunschvig. On trouvera dans ces textes de précieuses précisions sur l'idéalisme critique de Léon Brunschvig, par exemple lorsqu'il répond à Dominique Parodi : « Dans la mesure où je puis rassurer M. Parodi par une simple profession de foi, je lui déclarerai volontiers que je suis idéaliste, entièrement idéaliste ; car je ne vois pas en quoi la vérité pourrait consister, sinon en actes effectifs de l'esprit, en jugements. Seulement, je n'admettrai pas que la vérité de ces jugements puisse se déduire d'un concept *a priori* de l'*intellectus sibi permissus*... » (tome II p. 137). — Signalons encore que, vu la conception historico-critique que Léon Brunschvig avait de l'histoire de la philosophie, ses études historiques intéressent le philosophe autant que l'historien de la philosophie. Le rayonnement de sa pensée est trop considérable pour qu'il soit nécessaire d'insister sur l'intérêt de cette publication.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

*Aspects de la dialectique.* Recherches de philosophie, tome II. Paris, Desclée De Brouwer, 1956, 380 p.

Ces *Recherches de philosophie*, fondées il y a quelques années par l'Association des professeurs de philosophie des Facultés et Instituts catholiques de France, ont consacré un premier volume à quelques problèmes métaphysiques soulevés par Aristote, saint Augustin, saint Thomas et Hegel. Le second volume concerne la dialectique. Un troisième, annoncé pour 1957, traitera de la connaissance de Dieu. Ces thèmes, à eux seuls, indiquent une volonté de viser à l'essentiel en confrontant les grandes intuitions historiques. — Les deux premières études du tome II s'attachent à la méthode dialectique en elle-même. Le P. André Marc voit en elle une démarche ontologique complétée nécessairement d'une exigence d'action morale, sociale et politique. M. Paul Ricœur, en des pages soutenues par de fortes références, remonte au point de départ de l'acte de réflexion, y découvre une double exigence de limitation et de dépassement, de finitude et d'ouverture. Cet acte apparaît, à première vue, comme une dénégation, mais un examen plus poussé le montre issu d'une affirmation plus originelle encore. Se révolter, c'est greffer un non sur un oui. Toute dialectique valable surgit d'un acte fondateur. — La dialectique grecque est étudiée en tant que logos héraclitéen par M. Kostas Axelos ; en tant que démarche ontologique et quête ascétique de l'Absolu chez Platon par le P. Dominique Dubarle, lequel interprète de façon originale les rapports du platonisme et de l'éléatisme ; en tant que procession des hypostases chez Plotin par M. Christian Rutten. Passant à la pensée chrétienne, M. Jean Pépin rapproche la méthode de saint Augustin de celle du Pseudo-Denys. — Les dialectiques hégélienne et marxiste sont confrontées par M. Henri Niel comme double possibilité pour l'homme d'appréhender la totalité de l'existence. Enfin, M. Augustin Sesmat cherche à prolonger l'ontologie chrétienne par un recours à saint Thomas, d'une part, à la dialectique hamelinienne d'autre part. — D'importantes *Notes et Chroniques*, consacrées, en particulier, à Duns Scot, aux *Aventures de la dialectique* de M. Merleau-Ponty, à Martin Heidegger, à M. Brice Parain, au P. Fessard, terminent ce volume, dont la richesse et l'intérêt font bien augurer du prochain.

RENÉ SCHAEERER.

STEPHEN TOULMIN : *The Uses of Argument*. Cambridge, University Press, 1958, VII + 264 p.

Il s'agit d'un ouvrage de polémique contre ceux qu'on pourrait appeler les logisticiens. De quel droit, se demande en substance l'auteur, appelle-t-on encore *logiques* de simples manipulations algébriques de symboles dépourvus de sens ? La logique moderne n'est au fond qu'une pseudo-logique. Obnubilée par l'idéal mathématique et par le critère d'analyticité, elle a perdu tout contact avec la pratique. Il montre que la logique en action (*working logic*) doit, pour être efficace, se situer dans le temps, qu'elle ne peut ignorer le contenu des jugements non plus que les circonstances de fait. Il lui faut réintroduire des considérations historiques, empiriques et même anthropologiques (p. 254). — L'ouvrage du professeur Toulmin mérite une grande attention. C'est une des contributions importantes au domaine de la pragmatique, cet aspect encore si peu étudié de la sémiotique.

JEAN-BLAISE GRIZE.

ROBERT BLANCHÉ : *Introduction à la logique contemporaine*. Paris, A. Colin, 1957, 208 p. Collection Armand Colin, 322.

Contrairement à de nombreuses introductions, celle-ci ne s'en tient pas aux sujets les plus élémentaires. Elle offre un aperçu non seulement de la logique classique des propositions, des prédicats, des classes et des relations, mais elle indique les intentions et les méthodes des logiques modales, plurivalentes et des logiques affaiblies, en particulier de l'intuitionisme. — La lecture de l'ouvrage est facilitée par le soin que son auteur a mis à éviter l'appareil technique et à être aussi explicite qu'il le fallait dans les passages délicats.

JEAN-BLAISE GRIZE.

*Philosophie morale, Problèmes de notre temps*. Paris, Presses Universitaires de France, 1956, 154 p. Collection « Lysis ».

Cet ouvrage comprend une série de leçons mises au point par la Régionale des professeurs de philosophie de l'enseignement public de l'Académie de Besançon. On y trouve traités d'une façon claire et simple, sans aucun jargon, et dans une perspective extrêmement moderne, quelques-uns des plus importants problèmes de l'heure : les problèmes de la *vie individuelle*, ceux de la *vie économique*, de la *vie familiale*, de la *vie politique* et de la *vie internationale*. Les auteurs de ces leçons ne craignent pas d'envisager les questions les plus brûlantes, celles de l'économie libérale ou du colonialisme, par exemple, et ils le font avec une largeur de vues et une objectivité remarquables, sans chercher à imposer des solutions toutes faites, ni tomber dans le verbalisme. C'est là un bel exemple du rôle que peut jouer un enseignement philosophique dans la formation de l'homme et du citoyen.

ANDRÉ VOELKE.

ANDRÉ MUNIER : *Manuel de philosophie*. Tournai, Desclée, 1956, 2 vol. de XII + 480 p. et 556 p.

Ce Manuel est destiné aux élèves des séminaires. La doctrine qu'il présente est donc le thomisme traditionnel, avec la division habituelle en *cosmologie*, *psychologie rationnelle*, *théodicée*, *critique de la connaissance*, *ontologie*. Mais, comme le relève dans sa lettre-préface l'archevêque de Chambéry, nous avons affaire à un thomisme « pensé en regard de la philosophie moderne ; un thomisme qui n'abandonne rien des positions essentielles, mais qui les éclaire des progrès de la science et de la pensée actuelles » (p. v). Il ne faut donc pas s'étonner de trouver dans cet ouvrage d'abondants développements sur le marxisme et l'existentialisme sartrien, considérés avant tout, il est vrai, comme des repoussoirs permettant à la vérité de mieux se manifester. — Ajoutons que ce Manuel contraste heureusement avec certains ouvrages similaires par l'élégance de sa présentation, l'aisance du style, la clarté des exposés. Ce sont là des qualités qui lui vaudront peut-être de trouver une audience plus étendue que celle des séminaires.

ANDRÉ VOELKE.

WALTER EHRENSTEIN : *Die Entpersönlichung. Masse und Individuum im Lichte neuerer Erfahrungen*. Frankfurt/Main, Verlag Waldemar Kramer, 1952.

L'auteur donne un compte rendu de phénomènes, observés et vécus, d'un vif intérêt actuel et historique. Un thème central mérite d'être indiqué : c'est l'application ou, disons-le franchement, l'abus de la catégorie du « numineux »

(das « Numinose »), développée autrefois par R. Otto dans son ouvrage *Das Heilige* (1917). L'auteur suit dans ses considérations un psychiatre allemand, W. Lange-Eichbaum. — Le « numineux » est observé ici « devant une boutique de foire » ; celui qui vante ses entreprises ferait usage des mêmes procédés décrits par R. Otto : « Energicum », « Majestas », « Fascinans », « Mirum », « Tremendum » et « Sanctum » (p. 34). De cette façon la relation des masses fascinées par Hitler aurait été de caractère « numineux ». L'auteur ne peut qu'ajouter qu'il s'agissait d'une impression « numineuse » provoquée par une « idole » (p. 30 et 117). « La décadence de la foi chrétienne dans les masses en Allemagne était sans doute une des conditions qui ont ouvert les chemins à l'Hitlérisme et à son idéologie » (p. 116). L'appel à une « religion vivante » est le dernier mot du livre.

EDGAR MICHAËLIS.

CLEMENS E. BENDA : *Der Mensch im Zeitalter der Lieblosigkeit*. Stuttgart, Steingrüben Verlag, 1956.

L'auteur est professeur de psychiatrie à la faculté de théologie de Boston. Vis-à-vis des doctrines modernes des instincts, propagées par Darwin et par Freud, dont il s'occupe de façon assez détaillée, Benda montre que « le vouloir caractérise l'homme spirituel ». Il se réfère à Augustin et Luther et affirme que la raison et la foi ne sont pas exclusives l'une de l'autre. Dans « la débâcle des ordres culturels traditionnels, nous dit Benda, on demande de plus en plus du psychiatre non seulement la guérison de troubles émotionnels, mais il doit apporter un nouveau sens à la vie, tâche pour laquelle il est aussi peu préparé que quiconque, s'il n'a pas trouvé lui-même une solution à ces problèmes. » Malgré la situation compliquée du psychiatre, Benda nous prouve qu'il est possible de garder une conviction chrétienne profonde tout en restant indépendant dans ses recherches psychologiques et anthropologiques de positions théologiques particulières. D'autre part, « Les formes religieuses de l'existence n'ont rien à faire avec la raison et sa science » ; « au fond, elles ne sont pas du tout touchées par la science ». Les empiètements soit de Darwin soit de Freud sont bien réfutés par Benda. Quant à C. G. Jung il est question de sa « psychologie pseudomystique confuse », ce qui ne suffit pas pour caractériser et éclaircir cette doctrine audacieuse qui se présente comme un nouveau chemin religieux et moral.

EDGAR MICHAËLIS.

E. RINGEL — Dr. VAN LUN : *Die Tiefenpsychologie hilft dem Seelsorger*. Wien, Verlag Herder, 1953.

Le titre du livre souligne le rôle positif que « la psychologie des profondeurs » apporte au prêtre. Deux auteurs catholiques, l'un médecin-psychiatre, l'autre théologien, se sont associés pour illustrer et justifier l'affirmation contenue dans ce titre. Ils nous présentent certaines situations concrètes, pratiques. Ainsi, dans le chapitre V, est examiné avec assez de doigté un état de dissociation et de somnolence hystérique chez une femme rentrant d'une visite chez le pasteur. Le médecin, appelé par le mari, fait d'emblée le diagnostic d'une situation psychopathologique aiguë. Et, en effet, par une exploration psychologique, poursuivie en clinique, nous apprenons les tendances contradictoires qui ont ébranlé la psyché de cette femme. Elle est libérée et ramenée à une vie plus claire, même plus heureuse. Ainsi le « scandale » est changé en action salutaire,

donnant pourtant l'avertissement des dangers qui guettent les pasteurs qui ont à s'occuper, quelquefois à leur insu, de cas pathologiques. — De même le dernier chapitre (VI) montre bien les problèmes que pose la névrose d'obsession, augmentation pathologique de scrupules très répandus qui, pour le prêtre averti, se manifestent souvent au confessionnal. Ici de même le prêtre ne saurait écarter par l'absolution la maladie psychique, et la tâche du psychologue est indiquée. — Malgré ces exemples, et d'autres, bien choisis, des difficultés très grandes restent à résoudre. Nous restons placés devant le dilemme des divergences des trois écoles principales de Freud, de Adler et de Jung, où les auteurs remarquent « qu'il est souvent déprimant d'observer que ceux qui veulent comprendre l'homme dans toutes ses actions... ont si peu de compréhension pour les vues des autres écoles » (p. 13). Les deux auteurs préfèrent du reste Freud et Adler dont l'attitude était pourtant douteuse vis-à-vis du domaine religieux. — La conception de l'Eglise romaine est marquée par la séparation très nette des fonctions du prêtre et du médecin. Le médecin « n'est pas compétent pour les questions religieuses » (p. 50, 35, 41, 89). Il n'a pas « d'autorité » à cet égard. « Le prêtre est le seul qui en vertu de sa vocation divine peut accepter la repentance, pardonner le péché... » (p. 64). — La conception du « sacerdoce universel » pourrait-elle intervenir ici dans la discussion ?

EDGAR MICHAËLIS.

CHARLES BAUDOUIN : *Découverte de la personne*. Esquisse d'un personnalisme psychanalytique. Neuchâtel, H. Messeiller, 1957, 210 p. Deuxième édition augmentée.

On sait la faveur dont a joui la première édition de cet ouvrage, publié d'abord, en 1940, dans la *Nouvelle Encyclopédie philosophique*, dirigée alors par Emile Bréhier. L'édition présente est enrichie d'un chapitre intitulé *La Sensation, fonction spirituelle*, où l'auteur, avec l'élégante et convaincante simplicité qui fait le charme de ses écrits, réhabilite la sensation en la relevant du mépris excessif qui a longtemps pesé sur elle. L'examen de quelques rêves est suivi d'une suggestive et audacieuse comparaison entre les sept demeures du *Château intérieur* de sainte Thérèse et la succession de sept poèmes repérés par certains exégètes modernes dans le *Cantique des cantiques*. La sensation apparaît, sinon comme fonction dominante, du moins comme une composante importante et noble de notre vie intérieure. La réédition de cet ouvrage s'imposait.

RENÉ SCHAEERER.

ERICH NEUMANN : *Die Grosse Mutter*. Der Archetyp des Grossen Weiblichen. Zurich, Rhein-Verlag, 1956.

Dans *Zur Psychologie des Weiblichen* (Zurich 1953), l'auteur avait tracé les lignes maîtresses de la psyché féminine. Ici, il les précise et en montre les racines profondes, il souligne l'importance unique que le féminin occupe dans le développement de notre race, depuis la préhistoire, les mythologies et les usages des sociétés primitives jusqu'aux rêves des névrosés d'aujourd'hui et aux créations des peintres modernes. Le grand mystère de la conservation, de la nutrition, de la croissance, de la formation et de la transformation de l'humain, qui est le propre de la femme et sa fonction essentielle, est dépeint en vives couleurs et avec compétence dans ce livre destiné à devenir un classique de la psychologie féminine et, de façon générale, de la connaissance intime de l'homme.



Cet ouvrage est capital parce qu'il découvre les profondeurs archétypiques, c'est-à-dire les ressorts énergétiques et les dynamismes primaires de toutes les transformations présentes et futures de la personnalité humaine. Il ouvre devant nous une vaste vision des dimensions et des possibilités de l'ascension de l'humanité vers la plénitude spirituelle. Il pointe vers la naissance et la croissance du Christ éternel dans la réalité psychique de l'homme, telle qu'elle a été moulée par le passé psychologique d'où elle est issue et qui est récapitulé en elle.

WILLIAM LACHAT.

PIERO ZERBI : *Papato, Impero e « Res publica christiana » dal 1187 al 1198*. Milano, Società editrice « Vita e Pensiero », 1955, xv + 197 p. Pubblicazioni dell'Università cattolica del Sacro Cuore. Nuova serie, volume LV.

Sous ce titre, Piero Zerbi consacre une étude objective et solide à deux pontificats jusqu'ici mal connus, celui de Clément III (1187-1191) et celui de Célestin III (1191-1198) qui ont précédé l'époque glorieuse d'Innocent III. L'auteur entend réagir contre la tendance à ne considérer que les grandes figures historiques au détriment de figures plus effacées, et contre les jugements sévères portés par la plupart des historiens sur ces deux papes. — En une dizaine d'années, les rapports entre la papauté et l'Empire passent de l'accord presque parfait établi en vue de la troisième croisade, à la fin du règne de Frédéric Barberousse, à la tension la plus menaçante pour l'Eglise, lorsque Henri VI, occupant le trône de Sicile, tient presque toute l'Italie sous son pouvoir et prend l'initiative d'une nouvelle croisade dirigée bien plus contre l'Empire d'Orient que contre les occupants de la Terre sainte. La mort prématurée d'Henri VI dénoue la crise et l'empereur se voit contraint de confier sa veuve et son fils, le futur Frédéric II, à la tutelle de Célestin III. Partie serrée et terrible où la mort intervient comme dans les danses macabres, raflant tour à tour les principaux acteurs du drame. Si la figure de Clément III (Paul Scolari) reste floue, vu la pauvreté des documents, celle de Célestin III (Hyacinthe Bobo) ne manque ni de grandeur, ni d'inattendu. Défenseur d'Abélard au concile de Sens, favorable au moins un temps à Arnaud de Brescia, lié avec Thomas Becket, Otto de Freising et Gerhoh de Reichersberg, Célestin III fait preuve au cours de sa très longue carrière ecclésiastique de qualités conciliatrices qui motivèrent probablement son élection au pontificat. Mais on ne peut nier sa faiblesse devant l'Empire. Il temporise, évite les conflits ouverts et néglige les moyens dont il pourrait encore disposer. — Le duel entre la papauté et l'Empire entrave la création de la « Res publica christiana » que l'on voit se constituer sous Clément III, c'est-à-dire d'une Europe pacifiée, unie contre l'Islam et contre le paganisme encore vivant dans les régions de la Baltique. Mais ce que Célestin III n'arrive plus à accomplir dans le reste de l'Europe, il essaie de le réaliser en Espagne, en fédérant les rois chrétiens contre les Maures. Il n'y réussit pas, mais l'idée sera reprise plus tard. En somme, sous Clément III et Célestin III s'esquissent déjà quelques-unes des grandes lignes de la politique d'Innocent III.

LYDIA VON AUW.